

Rebecca Zlotowski

Une fille facile

2019

LE FILM SUJET

**MINA
FARID**

**ZAHIA
DEHAR**

**BENOÎT
MAGIMEL**

**CLOTILDE
COURAU**

**NUNO
LOPES**



♀♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles

Une fille facile

UN FILM DE **REBECCA ZLOTOWSKI**

PRODUCTION: ...

Ginette Vincendeau

À Cannes, la jeune Naïma (Mina Farid) vit avec sa mère Dounia (Loubna Abidar), femme de chambre dans un hôtel de luxe. Elle se destine à l'hôtellerie et fait du théâtre en amateur avec son ami gay Dodo (Lakdhar Dridi). La visite de sa cousine Sofia (Zahia Dehar), qui vit du commerce sexuel avec des hommes riches et collectionne les produits de luxe, bouleverse sa vie le temps des vacances, notamment au cours d'un voyage sur le yacht du milliardaire brésilien Andres (Nuno Lopes) avec son assistant Philippe (Benoît Magimel).

Une fille facile n'est pas un film facile à cerner. Rebecca Zlotowski – autrice notamment de *Belle Epine* (2010) et *Grand Central* (2013) – a répété vouloir, avec ce film, s'insurger contre le mépris dont la « bimbo » Zahia avait été la victime suite à la célèbre affaire de mœurs la concernant : en tant qu'*escort-girl*, la jeune fille (née en 1992) avait eu des rapports sexuels tarifés avec des stars du football français alors qu'elle était encore mineure. Par la suite, son statut de « people » se confirma grâce à une médiatisation intense, notamment sur internet. Zahia posa pour de nombreux photographes et artistes (Pierre et Gilles par exemple), devint « égérie » de couturiers, puis designer de lingerie. En effet, le film pose un regard a priori bienveillant sur le personnage de Sofia (Dehar), vu par Naïma qui est fascinée par sa cousine, malgré, et à cause de l'écart entre leur physique et leur mode de vie. *Une fille facile* est-il pour autant une « déconstruction de l'archétype de la femme-objet » (*Marie-Claire*), et un « ode à la puissance et à la liberté des femmes » (*La Croix*) ? Ou bien, comme le pensent les *Cahiers du cinéma*, une des rares voix discordantes dans le concert de louanges qui a accueilli le film, la cinéaste adopte-t-elle « une position de surplomb » par rapport à ses personnages ? Voilà en effet la question, sur laquelle se greffe celle des différences de classe et d'ethnicité, signalées comme un autre fil rouge par la réalisatrice. Celle-ci dit vouloir défendre Zahia en tant qu'Arabe, et se souvenir, lors de séjours sur la Côte, de milliardaires dînant sur leur yacht dans le port, face aux vacanciers dans les pizzerias.

On rêve d'une telle confrontation au cinéma, d'autant plus que la Côte d'Azur magnifie les inégalités obscènes de notre époque. Cependant, malgré une brève scène où en effet Andres et Philippe dînent sur le bateau face aux restaurants du port, *Une fille facile* fait plutôt l'impasse sur le sujet et consacre beaucoup plus de temps aux riches qu'aux pauvres (ceux-ci sont, dans le film, majoritairement d'origine maghrébine, comme l'est d'ailleurs Zahia Dehar). Les copains de Naïma font figure de comparses et sa mère – Loubna Abidar, l'actrice remarquable de *Much Loved* – est à peine entrevue. On a d'ailleurs du mal à comprendre comment une femme de chambre, de surcroît mère célibataire, peut se permettre un grand appartement avec balcon sur la mer (même au bord de la voie ferrée).

Il est vrai que Zlotowski pointe la brutalité des super-riches : Andres règne en dictateur souriant sur son personnel (les rapports avec Philippe ne sont pas clairs et Benoît Magimel, comme Loubna Abidar, est sous-employé). Andres ne se gêne pas non plus pour renvoyer Sofia



comme une malpropre dès qu'il a assez joué avec elle. Mais ces détails peinent à surnager dans une ambiance de luxe et de volupté, avec musique douce et magnifiques paysages. Réalisatrice cinéphile, Zlotowski construit cette atmosphère à travers des références plus ou moins explicites aux films méditerranéens des années 1960, tels que *Plein Soleil*, *Le Mépris*, *La Collectionneuse* et *La Piscine*, mais cette vision au deuxième degré ne diminue pas l'impact lénifiant sur les spectateurs, et apparemment sur les critiques : voir les dizaines de références dans la presse à un film « solaire ».

Andres est non seulement super-riche, mais il est beau. Comme dans *Jeune et jolie* (2013) de François Ozon, autre film où une jeune fille sexy se prostitue, on ne voit pas d'homme âgé ou de gros porc à la Harvey Weinstein. Une telle stratégie a un effet : faire oublier de quoi il est question. Et là les mots ont une importance. Zahia « à la ville » revendique son ancien statut comme celui de *escort-girl* et dans un film d'une autre époque on aurait dit « entraîneuse » ; certains critiques qualifient l'activité de Sofia comme « se livrer sexuellement sans réserve ni états d'âme¹ », mais il s'agit clairement de prostitution et on peut parier que dans la vie les riches clients n'ont pas tous le physique de Nuno Lopes. Le film n'occulte pas le sexe – au contraire – mais le présente comme « librement » choisi par Sofia pour financer son appétit pour les sacs Chanel et les montres de luxe. Il est pour le moins curieux que, pour contrer l'opprobre dont a souffert Zahia *en tant que prostituée*, la réalisatrice ait choisi précisément de lui faire jouer ce rôle

à l'écran et c'est dans cette représentation que le film est le plus ambigu.

Une fille facile reprend implicitement (les références filmiques, la Côte d'Azur) et explicitement la construction médiatique de Zahia en tant que « clone » de Brigitte Bardot. Zahia posa, entre autres, sur la couverture du magazine de mode américain *V* en 2011, en bikini de Vichy rose, coiffée de la célèbre « choucroute » de la star dans sa jeunesse. Mais la différence entre les deux en dit long. Bardot, à partir de *Et Dieu... créa la femme* (1956) construisit son image et sa célébrité inédites sur un mélange détonnant dans le contexte répressif des années 1950 : jeunesse, érotisme, et *naturel*. Zahia, au contraire, fonde sa persona sur le pastiche et l'artifice. Et là, à l'inverse des discours critiques et des dénis d'usage de l'intéressée qui prétend n'avoir eu aucun recours à la chirurgie esthétique, la caméra est impitoyable. Nous voyons un corps aux formes de poupée gonflable, taille de guêpe et seins énormes, un visage rigidifié par des pommettes arrondies et des lèvres « de canard ».

Le côté apprêté de Sofia/Zahia est souligné tout au long du film par le contraste avec le naturel de Naïma, dont l'interprète Mina Farid est formidable de spontanéité dans un premier rôle. L'ambivalence du film est à son apogée dans la scène qui se déroule dans une belle villa italienne qui appartient à Calypso, une femme très riche interprétée par Clotilde Courau (actrice elle-même familière de la presse *people* depuis qu'elle a épousé un Prince de Savoie). Au cours d'un repas, Calypso demande à Sofia pourquoi elle a tellement retouché son visage, ajoutant qu'à son avis cela vieillit, une remarque que l'on peut interpréter de deux

¹ <https://cinedweller.com/movie/une-fille-facile-la-critique-du-film/?cn-reloaded=1>

façons. On peut la prendre comme une opinion de bon sens qui rejoint celle de la plupart des spectateurs, d'autant plus que l'actrice plus âgée (Courau a 50 ans, Dehar 27) est tout à fait attirante dans un style plus naturel. On peut aussi l'interpréter comme la méchanceté d'une femme jalouse, d'autant plus que peu après Philippe dit à Naïma que Calypso est une femme « dangereuse » (pourquoi ? on ne le saura pas). Ambivalence typique du cinéma d'auteur, ou hésitation à exprimer un point de vue féministe dans le contexte du cinéma français ? Les deux sans doute. Rebecca Zlotowski affirme que son film est « un projet féministe mais dans une forme très légère » – trop légère pour moi en tout cas. Et il est clair que, en dehors de la bulle cinéphilique (le film fut primé à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes), *Une fille facile* n'a certainement pas atteint son but de réhabiliter Zahia Dehar dans la culture populaire, si l'on en juge par l'opinion des spectateurs/trices et le flop au box-office².

² Le film a fait environ 65 000 entrées sur la France entière, à l'issue de sa deuxième semaine d'exploitation.